

Mémoire et la Méditation, provenant du tombeau de la mère du roi Stanislas, qui se trouvait dans l'église des jésuites avant la Révolution.

L'église de SAINT-NICOLAS (autrefois Saint-Laumer) est le plus bel édifice religieux de Blois. Bâtie par les bénédictins du couvent de Saint-Laumer, de 1138 à 1215, elle fut pillée par les calvinistes en 1568, saccagée de nouveau et fermée en 1793; elle a été entièrement restaurée depuis quelques années par MM. Delton et de la Morandière, architectes. La façade est flanquée de deux tours carrées, percées de petites portes ogivales; le portail central présente, sur ses trois rangs d'archivoltes, des figures d'anges, de rois, de prophètes; au-dessus est une galerie couverte, formée d'arcades ogivales, et surmontée de quatre baies très-allongées et d'une belle rosace moderne. L'intérieur de l'église est disposé en forme de croix latine, avec trois nefs et un rond-point dont la coupole est soutenue par de belles colonnes isolées à chapiteaux pseudo-corinthiens. La longueur totale est de 86 m., et la hauteur sous la coupole de 67 m. L'abside, le chœur et le transept appartiennent au style ogival de transition; la nef septentrionale est de l'époque romane.

L'église de Saint-Vincent-de-Paul, bâtie par les jésuites en 1626, sur les dessins de Mansard, et restaurée, il y a quelques années, par M. de la Morandière, a une nef assez spacieuse, avec coupole en forme de lanterne. On y voyait, avant la Révolution, le tombeau de la mère du roi Stanislas. Le monument élevé par Mlle de Montpensier à Gaston d'Orléans, son père, existe encore en partie. L'église de Saint-Saturnin, restaurée et rebâtie par Anne de Bretagne et par Catherine de Médicis, a une chapelle dédiée à Notre-Dame-d'Ayde, où affluaient jadis les pèlerins et où se trouve un intéressant *ex-voto* peint par Jean Mosnier.

Parmi les autres édifices de Blois, il faut citer : le palais épiscopal, qui a été bâti sous Louis XIV, et dont les magnifiques terrasses ont été transformées en promenade publique; l'hôtel de ville, reconstruit en 1777, et où se trouve une bibliothèque composée d'environ 25.000 volumes; le palais de justice, achevé en 1841; la halle aux blés, construite en briques et en pierres, dans le style du moyen âge, par M. de la Morandière; divers hôtels particuliers de l'époque de la Renaissance, au nombre desquels on remarque : l'hôtel d'Aluys, bâti pour Florimond Robertet, ministre et secrétaire des finances de Louis XII et de François I^{er}; l'hôtel d'Amboise, qui a servi de résidence au cardinal de ce nom; l'hôtel Hurault ou de Cheverny, appelé encore le *Petit-Louvre*, bâti vers 1477, et décoré d'une profusion de sculptures dont il subsiste encore de beaux restes, etc.

BLOIS (le) (*Pagus Blesensis*), petit pays de France, dans l'ancienne province de Lorraine, compris aujourd'hui dans le département de la Meuse. Les principales localités de ce petit pays étaient : Nives-en-Blois, Rozières-en-Blois, etc.

BLOIS (Pierre DE), homme d'Etat, historien et théologien français, né à Blois vers 1130, mort en Angleterre vers 1200, est un des écrivains les plus distingués du XII^e siècle. Comme il a été mêlé à la plupart des affaires de son temps, il a laissé, dans ses nombreuses lettres, des renseignements très-intéressants sur cette époque encore si peu connue. Issu d'une famille noble de la basse Bretagne, il fit ses humanités à Tours, puis alla étudier la jurisprudence à Bologne, déjà célèbre par ses écoles. De retour à Paris, il étudia la théologie, en donnant des leçons pour vivre et en attendant l'occasion d'utiliser sa science et son talent.

Vers l'an 1165, Etienne du Perche ayant été appelé en Sicile par sa parente la reine Marguerite, veuve du roi Guillaume I^{er}, Pierre de Blois le suivit avec plusieurs autres Français. Etienne fut fait chancelier et archevêque de Palerme, et Pierre, chargé de l'éducation du jeune roi Guillaume II, eut une large part aux affaires. Mais Etienne du Perche ayant été forcé par ses intrigues de quitter la Sicile, Pierre de Blois, en butte aux mêmes tracasseries, ne tarda pas à suivre son exemple, malgré le roi, qui voulait le retenir.

Quelques années après, l'évêque de Syracuse lui ayant écrit pour l'engager à revenir, Pierre lui répondit par la lettre suivante, trop caractéristique pour ne pas être reproduite : « Nous étions au nombre de trente-sept, qui arrivâmes en Sicile avec le seigneur Etienne du Perche, et tous y sont morts en peu de temps, excepté moi et maître Roger de Normandie, homme savant, industrieux et modeste. Je ne veux point retourner dans une terre dont je puis dire ce que le renard disait de l'antre du lion : « Je vois bien comment » on y entre, mais ne vois pas comme on en sort. » Deux choses m'ont rendu le séjour de la Sicile odieux : le mauvais air qu'on y respire et la méchanceté des naturels du pays. Cette île devrait être inhabitée, comme elle est inhabitable selon moi; car qui peut demeurer en sûreté dans une terre où, sans compter les autres inconvénients qu'on y souffre, on voit les montagnes vomir un feu d'enfer et exhaler une odeur de soufre qui vous étouffe? Ah! c'est là sûrement qu'est la porte de l'enfer! Ajoutez à cela le caractère de la nation

sicilienne : s'il est vrai, comme l'expérience le prouve, que tous les insulaires sont gens de mauvaise foi, on peut assurer que les Siciliens sont les amis les plus faux, les plus traîtres, les plus dissimulés et les plus dangereux qu'il y ait au monde. » Le lecteur peut comparer cette description avec celle des voyageurs modernes, et voir si la Sicile a fait de grands progrès depuis le XII^e siècle. Peu après son retour à Paris, Pierre de Blois passa en Angleterre (1175), où il devint chancelier de l'archevêque de Cantorbéry et archidiacre de Bath (1176), et dès lors fut mêlé aux affaires publiques. Henri II, qui l'avait nommé son chapelain, apprécia bientôt sa capacité; il en fit son conseiller privé, et se servit souvent de lui pour ses négociations. Pierre ne fut pas ingrat; il défendit toujours la mémoire de son protecteur, et voici le portrait qu'il en a tracé, portrait précieux pour l'histoire : « Il aime la lecture et se plaît à converser avec les savants lorsqu'il a expédié les affaires; il est réservé dans ses paroles, sobre dans ses repas, libéral envers tout le monde. » Il finit en protestant que l'ordre d'assassiner Thomas Becket n'a jamais pu sortir de sa bouche. Ce témoignage est à noter, surtout de la part d'un écrivain aussi consciencieux.

Après la mort de Henri II, Pierre devint le secrétaire de la reine Eléonore; puis, obligé d'abandonner son archidiaconat de Bath, où il s'était fait beaucoup d'ennemis dans le clergé, dont il censurait les mœurs, il obtint celui de Londres, ainsi que le doyen d'un chapitre de Chester; mais il trouva les chanoines si déréglés, si peu susceptibles de correction, qu'il donna sa démission de doyen. Voici la peinture qu'il fait de leurs mœurs dans sa lettre au souverain pontife : « Les chanoines, concubinaires publics, épousent sans scrupule et en face de l'Eglise les nièces et les filles de leurs confrères. Le reste de leur conduite répond à leur licence. »

Le recueil de ses *Lettres*, au nombre de cent quatre-vingt-trois, est son ouvrage le plus intéressant et le plus considérable : sa fécondité en ce genre est étonnante, et voici ce qu'il répondait, non sans un sentiment de vanité très-accrue, à un détracteur : « Non, je ne craindrai pas d'avancer, et je puis sur cela produire bon nombre de témoins, que j'ai toujours dicté mes lettres avec plus de rapidité qu'on ne pouvait les écrire. L'archevêque de Cantorbéry et plusieurs autres ne m'ont-ils pas vu dicter à trois écrivains à la fois des lettres sur différents sujets, et suivre la vitesse de leur plume, tandis que moi-même (ce qui n'est arrivé qu'à Jules César), j'en écrivais en même temps une quatrième. »

Dans ces lettres si facilement écrites, les détails curieux abondent sur une époque dont nous sommes séparés moins encore par le temps que par nos habitudes et notre civilisation. Pierre de Blois est bien de son temps, et, malgré les abus, les scandales qu'il reprend chaque jour dans la conduite du clergé, il soutient vivement la cause de ses immunités, le confondant avec l'Eglise et prétendant que le dépouiller ou lui imposer une dîme, même pour aller combattre des idolâtres, c'est dépouiller Jésus-Christ. C'était l'exagération de cette doctrine qui avait conduit Thomas Becket à sa perte. Pour Pierre comme pour tout son siècle, la vie parfaite par excellence, c'est la vie du cloître; à un novice qui voulait obtenir un prieuré-cure, il répond : « Croyez-moi, restez dans votre cloître; s'il y a un paradis sur la terre, ce n'est que là qu'on le trouve ou dans les écoles; partout ailleurs, tout est plein d'anxiété, d'amertumes, de plaintes, de sollicitudes et de souffrances. » Ceux pour qui le nom de chevalerie est resté l'idéal de l'honneur, de la bravoure, du courage, de la galanterie, seront bien déçus en voyant la peinture que Pierre de Blois fait des chevaliers de son temps : « S'il faut se mettre en campagne, dit-il en parlant d'eux, ils sont plus soigneux de se munir de batteries de cuisine que de bonnes armes; ils ont des boucliers dorés, cherchant plutôt à faire du butin qu'à combattre leurs ennemis, et ils les rapportent; s'il est permis de parler ainsi, vierges et intacts. Ils font peindre des combats et des batailles sur leurs écus et les harnois de leurs chevaux, uniquement par ostentation et pour le plaisir de les regarder, car ils évitent tant qu'ils peuvent d'en venir aux mains. » Il fait aussi une critique très-juste et très-sensée de l'éducation vide et subtile dont on chargeait la mémoire des écoliers : « Vous vantez la grande pénétration de Guillaume sur ce que, sans avoir étudié ni la grammaire ni les auteurs classiques, il a passé tout d'un coup aux subtilités de la logique. Ce n'est point là le fondement d'une solide instruction, et cette subtilité que vous vantez tant est souvent l'écueil de ceux qui en font l'objet capital de leurs études. A quoi sert-il, en effet, d'employer son temps à apprendre des choses qui ne sont d'aucune utilité dans l'usage de la vie civile, ni pour les armes, ni dans les cloîtres, ni pour le barreau, ni dans la cour des princes, ni dans l'Eglise, et dont on ne fait cas que dans l'école? Il est des élèves à qui, avant que d'être imbus des premiers principes des lettres, on apprend à chercher ce que c'est que le point, la ligne, la superficie, la quantité de l'âme, le destin, les inclinations de la nature, le hasard, le libre arbitre, la matière, le mouvement, les principes des corps, les combinaisons

des nombres, les diverses sections de l'étendue; ce que c'est que le temps, le lieu, l'identité et la diversité, le divisible et l'indivisible, la substance et la forme de la voix, l'essence des universaux, l'origine, l'usage et la fin des vertus; quelles sont les causes de tout ce qui existe, le principe du flux et reflux de l'océan, les sources du Nil, les secrets les plus cachés de la nature, les diverses manières d'envisager les questions de droit; enfin, l'origine du monde et une infinité d'autres questions qui demandent un grand fonds de connaissance et un esprit supérieur. » On voit ce qu'était à cette époque l'enseignement donné dans les écoles et sur quelles bases fausses il reposait. Il faudrait tout citer vraiment; car, comme les hommes instruits de son siècle, Pierre de Blois embrasse toutes les sciences à la fois, il parle aussi bien des dégoûts qu'on trouve à la cour que de la médecine, qu'il exerce en praticien consommé. Nous nous bornerons à la lettre qu'il écrivit au pape Célestin III, au nom de la reine Eléonore, pour l'engager à concourir à la délivrance de Richard Cœur-de-Lion, lettre qui a un véritable intérêt historique : « C'est un grand sujet d'affliction pour l'Eglise, dit-il, de scandale pour le peuple, d'étonnement pour tous; c'est en même temps une tache considérable pour votre réputation, que, dans un si grand péril, ni les larmes, ni les prières des provinces, n'aient encore pu vous décider à envoyer un nonce à ces perfides tyrans (l'empereur Henri VI et Léopold d'Autriche). Qui peut ne pas accuser ici de partialité votre conduite? Souvent, pour des objets de peu de conséquence, vos cardinaux vont, en grand cortège et avec de pleins pouvoirs, exercer leurs fonctions de légats dans des pays barbares, tandis que, pour une cause si grave, si déplorable, qui intéresse tant de monde, vous n'avez pas daigné dépêcher un sous-diacre ou bien un acolyte. Certes, vous n'eussiez pas beaucoup compromis la dignité du siège apostolique si, pour la délivrance d'un si grand prince, vous fussiez descendu en personne dans la Germanie. » Comme on le voit, on parlait assez librement à la cour de Rome; c'est qu'on savait que là toute question était une question d'argent, et Pierre de Blois, écrivant de ce pays à un de ses amis, lui dit : « Sachez que la cour de Rome, à son ordinaire, m'a fait contracter beaucoup de dettes; mais, si Dieu me fait la grâce de m'en dépêtrer, je ne retomberai plus dans ce gouffre. »

Parmi ses ouvrages, son opusculum *l'Instruction sur la foi* offre seul une particularité intéressante. Le soudan de Goni ayant témoigné le désir de se convertir, Alexandre III lui envoya un catéchisme avec le livre de Pierre de Blois, qui, parait-il, eut un plein succès, puisque le soudan se fit baptiser secrètement.

Tout en rendant justice à la haute capacité et au grand savoir de Pierre de Blois, qui fut de son temps l'homme le plus estimé et le plus employé de l'Angleterre, dom Brial porte sur lui ce jugement, dans son *Histoire littéraire de la France* : « Avec d'excellentes qualités de cœur et surtout un grand zèle pour l'honneur de la religion, il était sujet à de grands défauts, inégal dans sa conduite, vain, passionné, ne gardant point de modération ni dans ses haines ni dans ses amitiés. » Les *Œuvres complètes* de Pierre de Blois ont été publiées à Paris (1519, in-fol.). Il faut se garder de le confondre avec son homonyme, archidiacre de Chartres, et connu seulement par les lettres que Pierre lui adressa. — Guillaume DE BLOIS, frère puîné de Pierre, le suivit dans presque toutes ses vicissitudes. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu. Selon le goût du temps, il avait, incitant le sacré au profane, composé des œuvres théologiques, un poème de la puce et de la mouche, et une tragédie sur une célèbre courtisane du XII^e siècle.

BLOIS (A. DE), graveur au burin, travaillait à Amsterdam au commencement du XVIII^e siècle. Il a gravé : *l'Agneau pascal*, *Moïse et Aaron*, d'après G. de Laresse; *le Combat des Amalécites*; *Melchisédech bénissant Abraham*, et divers autres sujets bibliques, d'après Gérard Hoet; les *Cinq Sens*, d'après And. Both; la *Femme malade*, d'après Steen; divers portraits de personnages anglais, d'après P. Lely et G. Kneller; des planches pour les œuvres de Fréd. Ruysch (Amsterdam, 1737, in-4°).

BLOIS (François-Louis DE), théologien flamand, V. Blosius.

BLOISER v. n. ou intr. (bloi-zé). Ancienne forme du mot BLÉSER.

BLOM (Charles-Magnus), médecin et naturaliste suédois, né à Kåfswik en 1737, mort en 1815. Il fut élève du célèbre Linné. Après s'être fait recevoir docteur à Upsal, il alla exercer la médecine en Dalécarlie. Il devint plus tard membre de l'Académie des sciences de Stockholm. C'est à lui que la Suède doit l'introduction de la vaccine. Ses principaux ouvrages sont : *Descriptiones quorundam insectorum nondum cognitum ad Aquisgranum anno 1761 detectum*; *Essai de l'aconitum napellus en médecine*; *Remèdes et préservatifs contre la dysenterie*, etc.

BLOMBERG, ville de l'Allemagne, dans la principauté de Lippe-Detmold, à 14 kilom. E. de Detmold, sur la Distel, dans une enclave de la Lippe-Schaumbourg; 2.000 hab. Fabri-

cation de lainages, tanneries. Ancien château fort aux princes de Schaumbourg.

BLOMBERG (Barbe), née à Nuremberg au commencement du XVII^e siècle, devint la maîtresse de Charles-Quint et passa pour mère de don Juan d'Autriche, qu'elle reconnut et qui ne cessa de se croire son fils. Sur le point de mourir, don Juan recommanda à Philippe II Barbe Blomberg et Pyrame Conrad, que cette dernière avait eu de son mari, et que Juan regardait comme son frère utérin. Le roi Philippe fit venir en Espagne Barbe Blomberg, et lui accorda une forte pension. Tout porte à croire que ce fut sur les sollicitations de Charles-Quint que Barbe reconnut don Juan, dont la véritable mère était une très-grande princesse de la cour.

BLOMBERG (DE), historien anglais du XVIII^e siècle, s'est fait connaître en publiant en 1701 une *Description de Livonie*, qui a été traduite en français (Utrecht, 1705).

BLOMBERG (Charles-Alexandre-Louis-Jean, baron DE), poète allemand, né à Iggenhausen en 1788, mort en 1813. Il embrassa la carrière des armes, se signala par son ardent patriotisme, par sa haine contre Napoléon et prit part, en 1809, à l'aventureuse expédition de Ferdinand de Schill, qui, sachant quelle fermentation régnait alors dans les esprits, s'efforça, mais en vain, d'en provoquer l'éruption. Blomberg échappa au désastre de Stralsund et périt en combattant lors de la reprise de Berlin. Les *Poésies* de Blomberg ont été publiées en 1820.

BLOMFIELD (Charles-James), humaniste et prêtre anglais, né en 1786 à Bury-Saint-Edmunds, comté de Suffolk, mort en 1857. Fils d'un maître d'école fort lettré, il acquit de son père une connaissance approfondie des auteurs grecs et latins, et fit ses études ecclésiastiques à l'université de Cambridge. Après avoir desservi plusieurs cures, de 1810 à 1824, il fut élevé au siège épiscopal de Chester. Transféré, en 1828, sur celui de Londres, il eut titre et rang de pair. Ses fonctions épiscopales lui attirèrent des tribulations qu'il ne méritait peut-être pas. Sur la fin de sa vie, l'intolérance au bigotisme protestant, fortement intéressé au maintien de l'Eglise officielle, l'accusa de puseïsme, doctrine qui tendait à se rapprocher du catholicisme. Vouant imposer silence aux cris de ses détracteurs, il destitua quelques ministres de son diocèse, coupables de certaines irrégularités dans la pratique du culte anglican, et protesta contre la bulle de Pie IX (1850). Parmi ses travaux sur les lettres grecques, on connaît surtout ses études sur *Escyle*, dont il a donné une édition avec commentaire (1810-1825). Il a édité aussi les poésies de *Callimaque*, avec notes et variantes (1815), et a publié divers autres travaux, les *Musa Cantabrigiensis* (1812), avec T. Rennel; les *Posthumous Tracts of Porson* (1812), avec Monk, etc. — Son frère, Edouard-Valentin BLOMFIELD, né en 1788, mort en 1816, s'est également fait connaître comme philologue par des travaux remarquables insérés dans le *Museum criticum*, et par des traductions du dictionnaire grec-allemand de Schneider et de la grammaire grecque de Mathie.

BLOM-KRABBE s. m. (blomm-kra-be). Crust. Espèce de crabe des îles Moluques.

BLOMMAERT (Philippe), écrivain flamand, né à Gand (Belgique) vers 1809, a mis ses loisirs et sa fortune au service d'une cause respectable, mais fatalement condamnée, la résurrection de la langue flamande, descendue désormais au rang de patois. Par une singulière contradiction, cet ennemi des lettres françaises se sert, pour combattre leur influence, de la langue de Voltaire, et pour sauvegarder la nationalité flamande, il veut rattacher à l'Allemagne les Pays-Bas! Moins heureux que Henri Conscience, dont les œuvres wallonnes ont été popularisées par des traductions françaises, M. Blommaert n'en reste pas moins un écrivain distingué. Il a écrit avec énergie et simplicité des poésies flamandes, et traduit en vers flamands les *Nibelungen*. Son principal ouvrage, *l'Histoire des Belges*, résume ses idées antifrançaises. La littérature de son pays lui doit la publication, avec glossaires et annotations, d'anciennes chroniques et poésies : *Theophilus* (Gand, 1836); *Vieilles poésies flamandes* (1838-1841, 2 vol.), dont l'intérêt est purement archéologique, témoin ces annotations et ces glossaires.

Cet écrivain, estimable, d'ailleurs, n'est, nous regrettons de le dire, ni de son temps ni de son pays. Ses tentatives de restauration de l'idiome flamand sont d'un patriotisme dévoyé. Pense-t-il que nos voisins les Belges auront moins de valeur aux yeux de l'histoire quand ils adopteront franchement et sans arrière-pensée la langue qu'on leur parle et écrite Racine, Voltaire et Rousseau? Cicéron, qui plaçait la langue grecque au-dessus de la langue latine, expliquait lui-même *l'Iliade* et *l'Odyssée* à son fils; c'est en grec que Brutus poussa sa dernière exclamation. En étaient-ils moins Romains pour cela? Nous en restons à cette interrogation.

BLOND, BLONDE adj. (blon, blond — La couleur blonde des cheveux, qui était particulière aux Germains, devait naturellement être exprimée dans notre langue par un terme emprunté aux idiomes de ces peuples,